

CHAPITRE CINQUIEME

La belle Dame montre à Cantianille le petit enfant qui doit la sauver. – Haine de l'enfer contre lui. – Cantianille fait des pactes pour lui échapper. – Elle le rencontre enfin. 1- Quel était cet enfant. – Il entre au grand séminaire. – Pacte de Cantianille à cette occasion. – Il se fait prêtre.

Revenons maintenant de quelques années en arrière, à l'époque où elle entra dans cette société infernale. Cantianille se trouvait un jour à Notre-Dame des Victoires avec d'autres membres de la réunion qui devaient y communier. Elle était profondément désolée, quand, tout à coup, elle vit la sainte Vierge se détacher, pour ainsi dire, de la statue qui surmonte l'autel et s'approcher doucement. Elle tenait par la main un petit garçon âgé de quatre ou cinq ans, vêtu d'une tunique blanche, ayant des cheveux bouclés, et regardant Cantianille avec de grands yeux bien doux. Quel était cet enfant ? Ce n'était ni l'enfant Jésus ni un ange ; Cantianille ne l'avait jamais vu. Sa bonne mère ne tarda pas à le lui apprendre.

" Quelque temps avant ta première communion, lui dit-elle, il est né un enfant qui sera prêtre et auquel tu te confesseras. Cet enfant, le voici ; c'est lui qui te sauvera. " Ma bonne mère, mes fautes l'épouvanteront ; il m'abandonnera. " Non, il saura que tu es sa sœur, et que son salut dépendra du tien ; car il est né pour te sauver. " Cantianille qui ne se connaissait qu'un seul frère, plus âgé quelle de dix-sept ans, sourit tristement et répondit quelle ne se confesserait jamais à cet enfant ! – " Tu l'aimeras et tu le fuiras, mais tu finiras toujours par te confesser à lui. "

Depuis ce moment, Cantianille vit souvent auprès d'elle ce petit enfant, et, quand il ne venait pas avec la sainte Vierge, elle demandait à cette dernière où il était, s'il vivait toujours, et sa bonne mère le lui amenait. Quelquefois elle le prenait entre ses bras, l'embrassait, puis le repoussait vivement, éprouvant déjà à son égard ce double sentiment d'amour et de répulsion qui lui avait été prédit, et ne pouvant pas plus accepter la pensée que cet enfant la confesserait, qu'elle ne pouvait admettre sa parenté mystérieuse avec lui. D'autres fois, elle se désolait en se disant que, s'il devait réellement la tirer du gouffre, elle avait encore bien du temps à y gémir : il était si jeune ! D'ailleurs, où était cet enfant ? Quel était son pays ? sa famille ? Il s'appelait Charles, voilà tout ce qu'elle savait de lui ; vainement elle demandait à le voir lui-même, dans sa personne vraie ; la sainte Vierge ne lui en montrait jamais qu'une espèce d'effigie vivante. Et puis, elle savait qu'à cause d'elle et comme elle, il était en butte à toute la rage de l'enfer, et, trop peu confiante dans les promesses qui, lui étaient faites, elle se demandait souvent, s'il échapperait toujours à cette haine.

Cet enfant était né le 4 mars 1836 (1). A peine avait-il un mois, que déjà se manifestaient dans un fait singulier et la haine de l'enfer contre lui et l'amour que lui portait Marie. Sa mère, un jour, l'avait placé sur son lit à elle, avec toutes les précautions possibles pour qu'il ne tombât pas. Il en fut aussitôt précipité avec une violence telle, que son père, séparé de lui par trois chambres et une petite cour, entendit le bruit de sa chute en même temps que les cris de sa mère. On lui croyait tous les membres fracassés ; cependant, il n'avait aucun mal, et même, à la grande stupéfaction du médecin, il se mit à rire aux éclats. C'était Ossian qui l'avait ainsi fait tomber, et la sainte Vierge qui l'avait recueilli (2), comme autrefois Cantianille. Sans empêcher le bruit de sa chute, elle en avait empêché les mauvais résultats.

Plus tard, à l'âge de trois ans, il jouait à quelque distance d'une écluse. Sa mère l'appelle ; au lieu de lui répondre, il laisse tout pour s'élancer vers cette écluse avec une vitesse et une force incompréhensibles dans un enfant de son âge. On aurait dit qu'il était emporté par un autre. Il l'était en effet ; celui qui le poussait ainsi, c'était Belzébuth, cet esprit dont Ossian s'était servi jadis pour faire tomber Cantianille dans une cave. Il est vrai qu'un jeune homme le retint, au moment où il mettait le pied dans cette sorte de précipice ; mais, derrière cette main visible, s'en cachait une autre, la même qui l'avait déjà recueilli dans sa chute.

Peu après, étant seul dans le jardin de son père, il tomba la tête la première, dans une

feuillette pleine d'eau, mise en terre pour former un puisard. Un homme fait, n'aurait eu certainement ni l'adresse ni la force de s'en retirer seul ; et lui, je ne dis pas qu'il s'en retira, mais il en sortit, sauvé encore une fois par la sainte Vierge.

Et, je le répète, Cantianille connaissait tous les dangers que courait son futur sauveur. Aussi, par mille promesses, cherchait-elle à le protéger contre la fureur des démons. En 1841, elle écrivait : " Sais-tu, Ossian, que cet enfant qui doit être prêtre, me tourmente constamment ? La nuit, il est là, me regardant avec des yeux si doux, que je me sens attirée à lui par un charme que je ne peux rompre. Il me poursuit sans relâche. J'ai peur de lui. Je te jure de le fuir et de le fuir constamment. " Au dessous de ces lignes, Ossian écrivait : " Je le tuerai, " et il signait. " Non, non, ne le tue pas, " ajoutait Cantianille sur la même feuille : " Mais éloigne-le de moi, ne me laisse plus voir ses yeux si doux, si bons ; je ne peux plus supporter ce regard si affectueux ; je sens que jamais je ne résisterai à son influence. Eloigne-le de moi, etc, etc. Ossian écrivait de nouveau : " Je le tuerai. "

L'année suivante, après avoir juré au même démon, qu'elle se vengerait du prêtre qui l'avait rendue si malheureuse, elle écrivait encore : " J'exige en retour que tu ne fasses aucun mal à cet enfant, que je dois et je veux protéger. Je le prends sous ma protection. " " Que tous les prêtres soient maudits, " écrivait-elle une autre fois, dans un accès de désespoir. (Noël 1843). " Je sens que j'aurais si bien aimé le bon Dieu ! Et cet enfant qui doit me sauver plus tard, sera-t-il prêtre ? Je le hais déjà ; je ne veux plus le voir ! Que je suis malheureuse ! " – " Je t'en prie, Ossian, (23 juin 1844), ne lui fais pas de mal à cet enfant ; je le fuis, mais je l'aime ! Je te défends de le tourmenter ; je le prends sous ma protection. " – " Je ne veux pas qu'il soit prêtre, " écrivait-elle à Lucifer. – " Jure-le-moi, ne lui fais pas de mal ; je l'aime, et tu sais que tu ne peux rien contre ceux que je protège. " Ou bien, ne pouvant vaincre la rage de ces démons contre lui, elle demandait le secours de ces esprits paisibles qu'elle avait remarqués dans la légion. – " Aujourd'hui, 9 juin 1844, " écrivait-elle à Abner, – " moi, Cantianille, je te promets de fuir toujours cet enfant qui me poursuit constamment, dont l'image est jour et nuit présente à mes yeux. Cet enfant, avec ses cheveux bouclés, me fatigue, me fait souffrir, et je l'aime ! Oui, je l'aime ! Je serais désolée que toi ou les tiens, vous lui fissiez du mal. Cet enfant est pour moi un mélange de terreur et de joie, de crainte et d'espoir ! Je l'aime autant qu'une mère aime son enfant ; qu'il me tarde de le voir !... Je te jure de le fuir à jamais ; seulement, si je peux le voir, je veux l'embrasser !... rien qu'une fois, tu me le permettras. Jure-moi de le protéger avec moi ; jure-moi de m'aider à le garder de la fureur de tes démons... " Et au-dessous, celui à qui cette page était écrite, ajoutait lui-même : " Jamais je ne lui ferai de mal. Abner. " Mais un autre de ces trois êtres si étonnants se montrait bien plus hardi dans ses promesses en faveur de cet enfant : c'était Belzébuth, le même qui l'avait poussé dans l'écluse. Cantianille lui écrivait un jour : " Je t'en prie, ne fais pas de mal à mon petit Charles, à cet enfant que je crains et que j'aime tant ! " Il répondait, non plus seulement comme Abner : " je ne lui ferai pas de mal. " Mais bien : " Je le protégerai. Belzébuth. "

Et Cantianille n'avait pas encore vu cet enfant. Au couvent, dans sa famille à Paris, partout, son effigie la poursuivait ; mais nulle part, elle ne le voyait en réalité. Aussi, le cherchait-elle constamment, elle craignait, et elle souhaitait si vivement de le rencontrer ! Voyait-elle un groupe d'enfants dans une classe ou ailleurs, elle examinait chacun d'eux avec anxiété. Pauvre Cantianille, combien de fois crut-elle reconnaître celui qu'elle cherchait ! Mais, après un instant de terreur et de joie, elle découvrait son erreur et recommençait à se demander si elle le rencontrerait jamais. Elle avait passé déjà six ans dans ces angoisses, quand, un jour, étant institutrice à Cheny, elle vit arriver chez elle un petit garçon d'une dizaine d'années, envoyé par sa mère pour lui faire une commission : c'était lui !... Au premier coup d'œil elle le reconnut. Cette fois, elle ne pouvait s'y tromper. C'était bien celui qui la poursuivait depuis si longtemps. Voyons cependant, se dit-elle, s'il répondra au nom de Charles. – Pourquoi as-tu si peur, mon petit Charles ? – Je ne sais pas, mademoiselle, répondit-il, timidement. " Charles était donc bien son nom. C'était réellement là son futur sauveur. Elle l'embrassa ! et le repoussa aussitôt par un mouvement si subit, que le pauvre enfant ouvrit de grands yeux tout surpris. A ce moment, la sainte Vierge apparaissant à Cantianille

lui dit : " Eh bien ! le voilà cet enfant que tu désires voir depuis tant d'années ; embrasse-le donc de nouveau. " Mais elle refusa : il lui inspirait tant d'effroi !...

La commission de son petit protégé finie, Marie le reconduisit chez ses parents, puis elle revint auprès de Cantianille. Maintenant, te voilà heureuse, lui dit-elle ; tu l'as vu, et tu pourras le voir tant que tu voudras ; j'espère que tu ne le repousseras plus ; et Cantianille le lui promit.

Mais un tel bonheur ne pouvait pas rester impuni. Quelques instants après, Ossian arrivait tout furieux, lui faisant les plus violents reproches, de ce qu'elle avait bien accueilli ce petit garnement (c'était ainsi qu'il l'appelait). " Tu ne le reverras jamais, ajouta-t-il, et plus tard, je saurai bien l'empêcher de te sauver. " Puis il la tortura cruellement toute la nuit, aidé en cela, par toute sa légion, moins cependant, les trois démons paisibles dont nous avons déjà parlé. Ils étaient bien, à la vérité, présents à tous ces supplices, mais sans y prendre part, et même, par moments, ils appelaient les autres, pour les distraire un instant et diminuer les douleurs de leur victime.

Telle fut la première rencontre de Cantianille et de celui que Dieu destinait à la sauver. Ai-je besoin de dire qui était cet enfant ? On le devine aisément, cet enfant, c'était moi ! Mes parents alors habitaient le hameau dit du Canal, non loin de Cheny, et je commençais mes études sous la direction de mon père. Déjà je manifestais le désir de me faire prêtre ; mais mes parents avaient une si haute idée du sacerdoce, que, sans m'en détourner, ils n'osaient pas cependant m'y encourager. Mon père désirait bien en secret, que j'eusse cette vocation ; car s'il n'avait pas été prêtre lui-même, ce n'était que par défaut de santé. Aussi avait-il voulu que je m'appelasse Charles, comme lui, parce que le grand saint de ce nom est le type du prêtre tel qu'il doit être. Néanmoins, il n'osait pas me manifester son désir, de peur de m'influencer. D'ailleurs, ma mère avait d'autres vues pour mon avenir. Un seul point sur lequel ils étaient parfaitement d'accord, c'était de m'élever le plus pieusement possible.

Depuis ma naissance, ils remarquaient bien ce que d'autres auraient appelé une espèce de fatalité qui, attachée à mes pas, me faisait rencontrer des dangers partout et souvent même des dangers extraordinaires. Ils remarquaient aussi la manière non moins étonnante dont j'y échappais toujours, mais sans tirer de là aucun présage pour l'avenir, laissant à Dieu ses secrets et se contentant de le remercier, quand il m'avait sauvé de quelque nouveau péril. Ils étaient loin, surtout, de soupçonner les rapports surnaturels établis miraculeusement par lui entre leur enfant et la jeune institutrice de Cheny. Ma mère voyait bien que mademoiselle B... cherchait à la rencontrer, quelle me faisait beaucoup d'accueil ; mais assurément ces remarques ne donnèrent lieu, pour elle, à aucune conjecture.

Pauvre Cantianille, elle payait bien cher cette affection qu'elle me témoignait ! Venait-elle se promener au hameau que nous habitions ? Ossian l'en punissait cruellement. M'avait-elle aperçu ? il était furieux. Quand il lui arrivait de me dire quelques mots, sa rage était plus grande encore. Et, en même temps qu'il cherchait ainsi à l'éloigner de moi par la crainte et les souffrances, il essayait de tous les moyens pour me faire perdre ma vocation.

J'avais quitté ma famille à douze ans pour aller en pension à Seignelay. Là, mes idées commencèrent à tourner vers l'Université. Je voulais être professeur, et Cantianille, qui le savait surnaturellement, en était épouvantée. Le démon lui avait fait connaître les désirs qu'il m'inspirait, et par là, il augmentait son désespoir. Car, tout en demandant que je ne fusse pas prêtre, elle en avait cependant un bien vif désir, ou plutôt son âme était en proie aux plus violentes contradictions, craignant de me voir prêtre, parce qu'il lui faudrait me tout avouer, et craignant que je ne le fusse pas, parce que c'était là sa dernière espérance.

Au bout de deux ans, j'entrai au petit séminaire d'Auxerre, en seconde, toujours avec la pensée que je serais professeur, pensée que j'eus encore jusqu'au mois de mai de mon année de rhétorique. Mais, à cette époque, par l'intercession de celle à qui je devais tout, mes premières idées me revinrent et je résolus d'entrer au grand séminaire pour y étudier sérieusement ma vocation. J'y entrai en effet au mois d'octobre suivant.

La sainte Vierge l'ayant appris à Cantianille, elle en fut épouvantée. " Le voilà à Sens, je suis

perdue ! " écrivait-elle à cette époque. " Ossian, à mon secours ! Emploie tous les moyens pour lui ravir sa vocation. Envoie-lui une affection assez vive pour le faire renoncer à être prêtre ; je te promets que tu ne le regretteras pas. " Et Ossian ajoutait au bas : " J'accepte. Ossian. »

Mais son acceptation ne suffisait pas, il fallait encore la mienne, et ses manœuvres furent cette fois si peu puissantes, que, s'il essaya de m'inspirer cette affection, je ne m'en aperçus pas.

Je restai donc au grand séminaire, et aux vacances suivantes, bien que mon hameau fût de la paroisse de Migennes, différentes circonstances me firent préférer celle de Cheny. Cantianille eut donc le bonheur et l'effroi de me voir revêtu d'une soutane. " Je tremble encore, me disait-elle un jour, quand je pense à l'émotion que j'éprouvai en vous voyant ainsi pour la première fois. C'était dans mon âme un mélange d'affection, de haine, de terreur et de joie, que je ne saurais exprimer ! " Et tous ces sentiments, Cantianille ne les éprouvait pas seulement quand elle me voyait, mais c'était presque constamment, soit en pensant à moi, soit en regardant cette sorte d'apparition de moi que la sainte Vierge lui amenait si souvent depuis une quinzaine d'années ; car ces apparitions continuaient toujours. Cantianille me voyait tel que j'étais réellement et me parlait, ou plutôt parlait à cet autre moi, et, bien qu'il ne lui répondit rien, néanmoins elle lisait en lui les sentiments et les pensées que j'avais réellement.

Comme j'étais très jeune, ce ne fut que six ans après que je fus ordonné prêtre. Pendant ce temps, Cantianille s'était mariée et avait abandonné sa pension. Puis, au bout de quatre mois, différents motifs qui n'ont aucun rapport avec notre récit l'ayant séparée de son mari, elle revint à Cheny la reprendre de nouveau.

Dieu la poursuivait toujours de mille grâces, bien qu'elle y répondît par les mêmes fautes. Sous ce double rapport rien n'était changé dans sa vie. Aussi, écrasée sous un monceau de fautes qui augmentait chaque jour, s'enfonçait-elle dans un désespoir de plus en plus profond, désespoir qui, deux ans avant mon ordination, lui inspirait déjà ces quelques lignes (15 juin 1851) : " Je ne te pardonnerai jamais, Ossian, de laisser cet enfant au séminaire. Est-ce qu'il va être prêtre ? Est-ce que je serai forcée de lui dire tout ce j'ai fait ? Jamais, je le jure, je n'y consentirai. Si tu veux mettre cet enfant en rapport avec moi, je te haïrai toute ma vie. " (Certes, le démon était bien innocent de ces futures relations.)

Puis quelque temps après (22 juillet), elle écrivait encore, mais à Lucifer cette fois : – " Si tu veux, Lucifer, remuer le ciel et l'enfer pour empêcher cet enfant d'être prêtre, je jure..., etc., etc. " Heureusement cette promesse fut aussi inutile que les autres. Je fus ordonné la veille de la Trinité, 1859, et je dis ma première messe le lendemain. Ce jour fut pour elle un jour d'irritation et de souffrances. Elle savait, non seulement que je célébrais ma première messe, mais quelles merveilles le bon Dieu voulait bien y opérer en ma faveur (3). C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'elle fit aux démons de nouvelles promesses. Elle en écrivit donc qui lui furent rendues plus tard, et que par là même je n'ai pas sous les yeux, mais qu'elle se rappelle très-bien avoir faites, quoiqu'elle en ait oublié le sens. J'étais donc prêtre, et, à la fin du mois d'août, je fus nommé vicaire à la cathédrale d'Auxerre.

(1) Cantianille avait fait sa première communion le 12 juin de la même année.

(2) Ces faits et ceux qui suivent avaient singulièrement étonné les parents de cet enfant. Mais, comme on le verra plus loin, ils n'en connurent la cause surnaturelle que bien longtemps après, pendant les exorcismes faits sur Cantianille, au mois de mai 1865.

(3) Ces merveilles seront expliquées avec d'autres, dans le dernier de nos ouvrages.